

L'histoire de la photographie ou la photographie de l'histoire?

François Drouin et Pascal Lapointe

Numéro 22, été 1990

Il était une fois le Saint-Laurent

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7653ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Drouin, F. & Lapointe, P. (1990). L'histoire de la photographie ou la photographie de l'histoire? *Cap-aux-Diamants*, (22), 60–60.

L'histoire de la photographie ou la photographie de l'histoire?

Les Livernois: une dynastie de photographes de Québec dont l'œuvre s'étale de 1854 à 1974. Jules-Isaï d'abord, pionnier de cet art, son fils Ernest ensuite, l'artiste de la famille, celui qui donne à la photographie québécoise ses lettres de noblesse, et enfin Jules, l'aîné d'Ernest, le photographe officiel de la capitale. Plus de 250 000 clichés numérotés et au moins un million et demi d'épreuves illustrent l'histoire du Québec. Pour les sceptiques,

7^e Festival international du film sur l'Art de Montréal et au 17^e Festival international de La Rochelle en France. Il ne s'agit pas d'une simple biographie. Et c'est là où réside l'intérêt du film. L'action se déroule en deux temps, entre l'après-midi du 31 décembre 1897 et l'aube du 1^{er} janvier 1898. Dans la première partie, mgr Dubois (François Tassé) rend visite à Ernest Livernois (Gabriel Gascon), son ami d'enfance, pour faire tirer

fugitif, aussi fugitif que ces photographies. Des «instants de vie», comme le dit la narratrice. Le film présente lui-même un instant d'une vie, car il est court, alors que la vie du personnage pourrait justifier un long métrage.

Ernest Livernois photographe se veut une fiction documentaire. Ce vocable rappelle qu'il ne s'agit pas d'un drame historique ou encore d'un «docudrame», pour reprendre l'expression américaine. Ce choix affaiblit la portée du film. Par exemple, pendant le passage entre fiction et documentaire, le réalisateur provoque la rencontre de la servante Delphine (Francine Ruel) avec Victor Livernois, petit-fils d'Ernest, un pharmacien âgé de 70 ans en 1988. Idée originale pour retracer l'histoire de la famille mais qui s'éloigne trop du portrait du XIX^e siècle, en plus de provoquer une cassure dans le récit.

Le génie cinématographique d'Arthur Lamothe tente bien de surmonter les obstacles imposés par un budget limité. Ainsi, pour recréer l'ambiance de l'époque, il retient la suggestion de Roger Moride, son directeur de la photographie, d'éclairer sans effet de lumière. En effet, dans les studios de l'époque, les négatifs ne permettaient pas de fluctuations lumineuses. Quant à elle, la reconstitution des lieux fait l'objet d'une attention rigoureuse. Le musée Beaulne à Coaticook, de style comparable à la galerie Livernois, a servi de plateau de tournage. Mais, faute de temps, la production comprend uniquement de magnifiques décors et, surtout, se contente de dialogues inspirés directement des photographies des Livernois. On quitte rarement le cadre, doublement étroit, des images fixes et d'une pièce close.

Il en résulte une austérité qui déroutera certains spectateurs. Disons qu'Ernest Livernois était effectivement un personnage austère, un ultramontain convaincu, respectant famille, travail et patrie. Ces traits ressortent très bien du film, en partie grâce à l'excellente interprétation de Gabriel Gascon. Son jeu traduit également la grande sensibilité qui animait la caméra d'Ernest Livernois.

Aperçu d'un photographe, aperçu des temps héroïques de la photographie, aperçu de la richesse de nos archives photographiques, le film d'Arthur Lamothe propose tout cela, mais ne le réalise pas en 53 minutes. Les photographies utilisées devaient servir de point de départ à une description historique et sociale. Mais le spectateur assiste à une succession d'images fugitives, d'instants de vie. L'ensemble donne une vision assez impressionniste de la production d'Ernest Livernois, photographe, mais aussi artiste. ♦



Le cinéaste Arthur Lamothe dirigeant l'équipe technique lors du tournage au Musée Beaulne à Coaticook. (Photographie: François Brault).

cette collection démontre l'importance de la photographie comme document historique. Bien plus, chez Ernest Livernois, le témoignage se double du talent, d'un regard neuf qui fixe le portrait d'une époque grâce à de subtiles compositions d'une sensibilité à fleur de peau.

Voilà l'homme à qui Arthur Lamothe veut rendre hommage dans son dernier film. Ce cinéaste est bien connu pour sa *Chronique des Indiens du Nord-Est du Québec*, une série de films sur la culture amérindienne. En 1980, il s'est mérité le prix Albert-Tessier pour l'ensemble de son œuvre. Amateur de photos anciennes, Arthur Lamothe, à l'occasion du 150^e anniversaire de la photographie, décide de reconstituer et de recréer la vie d'un bourgeois canadien-français et ardent nationaliste. Il tourne donc *Ernest Livernois photographe*, moyen métrage sélectionné au

un portrait officiel. En déambulant dans la galerie d'exposition du photographe, les deux hommes profitent des images encadrées pour faire le point sur leur vie respective. Dans la seconde partie, Ernest Livernois s'entretient avec son fils Jules (Jean Boilard) sur l'avenir de l'entreprise familiale. Peu avant l'aube, Ernest se retrouve seul dans son studio, ressassant ses souvenirs, toujours à travers ses photographies.

Le document photographique est omniprésent. Grâce à lui, nous dépassons le simple hommage à un individu pour aborder une représentation de la société. Le travail dans les chantiers, les loisirs des citadins, les victimes de l'éboulement de la falaise de Québec, quelques allusions à Louis Riel, que mgr Dubois a connu, sont autant de sujets traités. Vision sociale, ou plutôt l'impression d'une telle vision, car le traitement est bref, voire

Ernest Livernois photographe. Fiction documentaire d'Arthur Lamothe: 16 mm, couleur, 53 min. 1988. Production: Les Films François Brault. Distribution: Cinéma Libre.

François Drouin
Pascal Lapointe